

TEMPORALITÉS ÉTUDIANTES : DES MOBILITÉS SANS QUALITÉS

Michel Bonnet

Les analyses de Cornélius Castoriadis¹ caractérisant l'irréversibilité du devenir humain – « identité, altérité, altération » – sont essentielles pour décrire les métamorphoses des significations des temps de la vie quotidienne.

– « L'identité » renvoie au temps cyclique, du calendrier, des saisons ; le moteur en est la répliation d'événements qui sont à la base de l'expérience de la quotidienneté. Si l'apparence de l'identité prime, on ne peut pour autant exclure un certain « travail » de la répétition. Celle-ci ne se reproduit jamais telle qu'en elle-même. De permanences en permanences, certains changements opèrent dans l'usure d'expériences toujours semblables, mais aussi au travers d'événements rompant la trame apparemment immuable de l'existence (rencontres, mariages, vacances, accidents...).

– L'irruption du nouveau quel qu'il soit, introduit une rupture par rapport à la reproduction/répétition de l'identité du cycle temporel : « l'altérité ».

– Ce qui dans la relation entre identité et altérité manifeste l'irréversibilité du devenir, plus particulièrement humain, marque notre finitude, se concrétise par « l'altération ».

L'écoulement du temps se produit à partir de scansion qui marquent des discontinuités dans la fluidité de l'expérience de vie. Pour le devenir humain, l'alternance jour/nuit constitue le rythme existentiel de base, puisqu'à un biorythme veille/sommeil correspond un rythme social élémentaire, la succession des jours du calendrier. D'un point de vue cognitif, cette scansion élémentaire, productrice de discontinuités au sein de l'apparente permanence du flux temporel, est porteuse de sens par le surgissement de micro-ruptures. Dans *Le totémisme aujourd'hui*, Claude Lévi-Strauss a souligné que le sens se construit à partir de l'opposition des contraires. La racine de la fonction symbolique réside dans l'articulation de processus binaires (+/-, présence/absence, noir/blanc...). Le temps, quelle que soit son échelle, se déroule selon une succession de continuités/discontinuités de nature binaire.

Amener les sujets à énoncer ces séquences conduit au cœur de ce que l'on a qualifié « l'in-signification des temps quotidiens »² en s'appuyant sur les deux sens du préfixe « in » : sa signification négative, l'insignifiance, mais également sa portée interne, structurale : les sens « cachés », « latents », les « non-dits », « l'insu » (Jacques



Lacan) de l'insignifiance. Une appréhension rythmique des énonciations des temps de vie (la manière dont s'écoule la vie de tous les jours par exemple) constitue un révélateur privilégié (sinon le révélateur majeur) des

1. L'analyse du « temps social historique » dans *L'institution imaginaire de la société*. Cet article constitue l'aboutissement provisoire de travaux de recherche menés dans le cadre de l'INRETS à la fin des années 1980. Il s'appuie sur les résultats d'une enquête menée auprès d'étudiants parisiens, voir le rapport « Rythmes de vie étudiants ».

2. Voir l'article « Pulsations de la ville et rythmes de vie », revue *Recherche Transport Sécurité*, mars 1986).

significations de la quotidienneté. Cela est attesté par les dernières orientations méthodologiques et théoriques d'Henri Lefebvre qui, à la fin de sa vie, voulait développer une « rythmanalyse » de la société. Nous nous situons de fait dans cette perspective heuristique et en rupture avec les perspectives behavioristes d'analyse des temporalités qui ont été développées ces dernières années : budgets/temps, programmes d'activités, etc.

Bien que l'on s'inscrive dans une perspective d'analyse du temps au présent, il est fondamental de considérer l'historicité du sujet. Outre la caractérisation structurale du devenir comme interrompu par la mort, celle-ci est

lisaison de la force de travail » pour la seconde, développent deux points de vue complémentaires sur les vécus du trajet domicile/travail.⁴ Chacune d'elles pose la question du statut du temps de transport comme moment de transition entre des univers sociaux différents. La première souligne la spécificité et l'irréductibilité symbolique du déplacement comme moment social autonome (en bref l'intériorisation et la valorisation de la coupure domicile/travail comme l'un des processus sociaux positifs constitutifs de la sociabilité citadine); la seconde en soulignant les dimensions de contrainte et d'aliénation des modes de vie des travailleurs (notamment à partir des contraintes d'horaires caractéristiques de la mobilisation salariée) analyse les stratégies de déplacement tendant à annuler l'entre-deux du transport comme temps vide, perte de temps.

Ces recherches suscitérent au moment de leur diffusion de vifs débats. Elles posèrent cependant avec acuité le statut et la fonction du déplacement comme « sas », « moment de transition ». Ces prémisses et les perspectives qu'elles ouvraient furent largement reprises et approfondies par les services marketing des entreprises de transport (RATP, SNCF, Régie Renault, entreprises de transports urbains...). Elles restent d'actualité avec la prolifération des « non-lieux » urbains (parkings, stations-services, échangeurs, surfaces commerciales de périphérie... etc.).

À l'occasion d'un travail réalisé dans le cadre de l'IRT puis de l'INRETS, je fus de nouveau confronté à la question des relations du temps avec le fonctionnement des transports. Il m'était alors demandé d'accompagner un travail de recherche statistique et psychosociologique financé par la SNCF et la DSCR sur les pointes de trafic. « L'objectif de la recherche était de procéder à une analyse de la demande de transport... qui puisse alimenter la réflexion sur les politiques de régulation du trafic applicables aux réseaux interrégionaux : action tarifaire, information, adaptation ou non des capacités de transport... » (Olivier Morellet, chef de projet).



Le Havre, étudiants d'IUT à domicile.

approchée à partir de l'horizon temporel³ au sein duquel l'on s'insère nécessairement. Le concept sartrien du « projet » permet de cerner cette dimension. D'un point de vue empirique, elle sera approchée à partir de la notion de projet de vie, de son existence ou de sa consistance plus ou moins marquée. Les projets des sujets sont à décrire et à analyser par rapport aux rythmes sociaux qui leur donnent forme. Ces derniers donnent sens à leur tour aux différents temps sociaux qui structurent chacun de nous.

Les origines de nos recherches sur les temps quotidiens et la mobilité

L'apparition de la question du temps vécu dans les approches sur la mobilité spatiale remonte à deux recherches fondatrices réalisées dans le cadre de l'ATP Socio-Economie des Transports : les analyses de Thomas Regazzola dans *Généalogie de la pendularité* (CSEP 1976) et celles de l'équipe de Henri Raymond, *L'usager et l'espace de la gare de banlieue* (Lassau 1976). Ces deux recherches à travers des perspectives théoriques différentes, d'économie symbolique pour la première, et d'analyse marxiste des fondements culturels de « la mobi-

3. En fait, on utilise le concept d'horizon temporel de façon réductrice. Pour être cohérent, il faudrait le définir en premier lieu à partir du passé du sujet et de son intégration plus ou moins consciente par chacun de nous. Cela amènerait à introduire l'historicité du sujet dans une perspective psychanalytique. Le corpus recueilli par entretiens semi-directifs n'autorise pas une telle perspective épistémologique.

4. Voir l'article que j'ai écrit à ce sujet dans *Les Annales de la Recherche urbaine* (n° 5, automne 1979), « Le temps dans le métro : du plein et du vide ». J'y argue la complémentarité des analyses, malgré l'opposition radicale des perspectives théoriques; voir également le chapitre introductif de la recherche INRETS n° 29 « Rythmes de vie et déplacements de loisirs ».

Les phénomènes de pointe (bouchons, saturation de toutes sortes des infrastructures de transport) sont la manifestation d'effets synchrones des rythmes de la vie sociale. Ceux-ci produisent des phénomènes d'accumulation dont les externalités sont contre productives. Il était proposé, afin de mieux réguler ces dysfonctionnements, de développer une analyse compréhensive des conséquences des rythmes de la vie sociale sur la genèse des comportements de déplacement dans le domaine de la mobilité à moyenne et longue distance, en particulier les déplacements de loisirs.

La caractérisation temporelle de la mobilité de loisirs a conduit à développer une vision renouvelée des modes de vie : d'une part comme actualisation des rythmes sociaux, d'autre part du point de vue des relations entre le travail et les loisirs (articulation complexe et dialectique de l'opposition des temps libres (loisirs) et des temps contraints (travail professionnel en premier lieu)⁵. Le champ d'analyse, la dynamique des rythmes de vie, a entraîné une perspective globale nouvelle : considérer l'année comme unité socio-temporelle significative (et non plus le jour ou la semaine). Ce faisant, on changeait d'échelle pour appréhender les temps quotidiens. En prenant comme étalon de référence la totalité du cycle annuel, on changeait la portée des significations que l'on pouvait repérer, notamment en termes d'éléments composant le tout (journée, semaine, week-end, petites vacances...).

Une première série d'une trentaine d'entretiens semi-directifs fut réalisée auprès d'actifs et de quelques étudiants. La richesse des données recueillies justifia la mise en place d'un processus parallèle de recherche à l'étude sur les pointes de trafic. Celui-ci bénéficia d'un cofinancement du Plan Urbain, du CETUR, et de la SNCF. Cette recherche proposait, suite aux constats des premiers travaux sur la mobilité, de systématiser les analyses temporelles de la mobilité en s'abstrayant de la dimension spatiale constitutive de toute pratique de déplacement. D'un point de vue méthodologique, on se centrait pour caractériser la dynamique des rythmes de vie sur l'étude « des moments de transition » comme processus critique de passage d'un univers social à un autre, d'un « ordre temporel » à un autre. Les déplacements constituant par essence des moments de transition, on pensait faire émerger une nouvelle lecture des pratiques ayant trait à la mobilité/transport.

S'attachant à l'analyse des significations de l'organisation des temps quotidiens, on privilégiait des situations sociales contrastées (étudiants, actifs des classes moyennes, travailleurs postés de la sidérurgie, retraités). On faisait varier les situations sociales de référence en terme de stratifications d'une part, mais également par rapport à la position au sein du cycle de vie. Les résultats de ces enquêtes systématiques, ont complété et enrichi l'enquête initiale sur les rythmes de vie et les déplacements de loisirs⁶.

Cette recherche a mis en évidence le rôle de l'espace, de la relation au territoire comme « opérateur temporel »,

« donneur de temps ». En particulier, quand pour une raison ou une autre, les références aux rythmes sociaux se sont dissoutes (cas de certains retraités ou de travailleurs postés en 3X8), l'espace en introduisant de la discontinuité dans les pratiques sociales peut contribuer à donner une forme à un temps de vie qui autrement serait étal.

Au total 65 entretiens semi-directifs ont été réalisés. Nous situant dans une perspective comparative et longitudinale (cycles de vie), certains résultats spécifiques, catégoriels, « atypiques », car trop partiels n'ont pris toute leur signification que par rapport à la globalité du corpus portant sur la description des transformations des rythmes de vie tout au long du cycle de vie. La perspective gestaltiste d'un « plus de signification » du tout par rapport aux parties se trouve ici encore confirmée. Le « tout » dont il s'agit dans cette recherche concerne le caractère global, universel des ressentis du temps, en perpétuelle transformation, au fur et à mesure de notre parcours du cycle de vie. Cette analyse microsociologique débouche sur la question du sens que chacun de nous assigne (explicitement, consciemment ou non) à sa propre existence.

On s'attache particulièrement, dans cet article, à la description des rythmes de vie étudiants. Malgré la relative faiblesse du corpus concernant cette population particulière (une dizaine d'entretiens), elle est prise pour objet d'analyse, comme révélateur d'une transition accélérée par son statut social et sa jeunesse même.

Les deux significations de la transition étudiante

La temporalité étudiante se structure à partir d'un double mouvement : maintien de relations avec le milieu familial fondateur en même temps que nécessaire prise de distance : l'autonomisation comme enjeu de « l'à venir ». Cette dernière ouvre des perspectives plus ou moins rapprochées de vie professionnelle, signifiant peu ou prou un univers de la contrainte, ou plutôt de la nécessité, fondant l'accession à l'indépendance. L'autonomie étudiante émerge selon un mode plus ou moins conflictuel. Elle prend forme à partir de deux pôles différents concernant la vision du mode de vie étudiant comme style de vie transitoire : un pôle hédoniste, et un pôle utilitariste, productiviste.

Au pôle hédoniste, la transition étudiante se définirait plutôt comme une période privilégiée d'accumulation (culturelle notamment) insistant sur les loisirs et le temps

5. Les développements de cette dialectique sont présentés dans le chapitre introductif du rapport INRETS « Rythmes de vie et déplacements de loisirs ».

6. Trois rapports de recherches ont été rédigés, ils rendent compte des trois vagues d'enquête effectuées en complément de l'enquête princeps sur les mobilités de loisirs. Ce sont : Vol. 1 « Rythmes de vie et moments de transition : le cas des travailleurs postés lorrains à Fos » ; Vol. 2 « Les relations au temps et à l'espace des retraités » ; Vol. 3 « Rythmes de vie étudiants ».

libre comme valeur dominante de l'ensemble du mode de vie, situant d'emblée cette période comme la phase la plus riche de tous les possibles mais aussi peut-être de toutes les illusions.

Le pôle utilitariste, productiviste, par les échéances qu'il met en scène, se place plutôt dans une perspective de la gestion du temps comme un bien rare insistant par là sur la dominance d'un certain nombre de contraintes de vie. Cette pression temporelle ressentie engendre une vision productiviste de la gestion du temps. Elle semble liée à la nécessité de l'auto-construction d'une mesure du temps en dehors des cadres temporels du mode de vie salarial et du rapport jours de semaine/week-ends.

Etant donné l'importance que revêt la référence au milieu familial d'origine, sa proximité géographique peut-être un facteur d'assurance, de sécurité, qui n'est pas sans incidence sur l'organisation et la signification du temps étudiant (les temps quotidiens, mais également la façon

dont les perspectives d'avenir (les projets de vie) sont explicités).

La transition comme projet de vie

L'émancipation progressive du milieu familial s'accompagne d'une plongée dans la sociabilité propre au milieu étudiant. Celle-ci vient compenser les processus de prise de distance ou de rupture vis-à-vis du milieu familial. La période étudiante peut revêtir trois significations différentes, non contradictoires.

• *L'ouverture sur les loisirs et le temps libre*

Chez les étudiants plus jeunes, récemment sortis du carcan des horaires lycéens, la période universitaire constitue un moment idéal à utiliser au mieux pour ses loisirs, culturels notamment, car jamais il ne s'en présentera de semblables.

• *Les enjeux de l'autonomie*

DIFFÉRENTES FIGURES DE LA RELATION AU MILIEU FAMILIAL

Situations non conflictuelles

Autonomie de vie et dépendance familiale.

E3, étudiante de 20 ans en deuxième année de droit vit au domicile de ses parents ; elle est tout à fait satisfaite de sa situation matérielle dont elle n'envisage pour l'instant aucune modification.

Accession à une certaine autonomisation résidentielle.

E4, 22 ans, étudiant en 2^e année de l'École Supérieure de Commerce de Paris, fils de parents divorcés, réside depuis deux ans dans un studio appartenant à son père. Cette installation ne marque en rien une rupture avec le milieu familial mais plutôt la poursuite progressive d'un processus d'autonomisation. D'ailleurs celle-ci ne se réalise pas sans problème car elle implique une prise en charge matérielle de la vie quotidienne, mais également une certaine confrontation à la solitude, d'où la nécessité de s'appuyer sur un réseau dense de sociabilité.

« Cohabitation juvénile »

E2, 22 ans, étudiant en droit, 2^e année de Sciences Po, sort depuis 2 ans environ avec une « amie » qui possède l'appartement où ils résident tous deux. Il se considère comme un « invité quasi permanent », le domicile parental est donc toujours en principe « sa résidence principale »

Situations conflictuelles

Autonomie à l'occasion de la recomposition du système familial

E1, 20 ans en 3^e année de Sciences Eco, fille de parents divorcés qui sont en train de se remarier. Elle habite actuellement chez sa mère, mais va bientôt quitter le domicile maternel. Elle veut habiter seule afin d'accéder à une indépendance complète, elle pense compléter la pension que lui versera son père par un travail à temps partiel. Bien que cela signifie une certaine libération, notamment vis-à-vis de sa mère, elle n'envisage pas sans une certaine appréhension l'évolution vers cette nouvelle phase de vie.

Rupture consommée

E5, 23 ans, fille d'un père militaire de carrière, possède une licence de langue étrangère appliquée et est en deuxième année de BTS comptabilité et gestion d'entreprise. En 1982, elle entre en faculté et choisit, contre l'avis de ses parents, le système universitaire pour être réellement « étudiante ». Issue d'une famille « traditionnelle », elle acquiert son autonomie en rejetant les normes familiales. Le conflit s'est également cristallisé sur une stratégie d'études. Elle souhaitait un enseignement peu encadré, correspondant à ses centres d'intérêt, ses parents au contraire désiraient un enseignement court à visée directement professionnelle. De même, elle entendait profiter de sa vie étudiante en consacrant une grande partie de son temps à ce qui ne relevait pas des études, tandis qu'eux réclamaient une rentabilisation professionnelle de ce temps.

Quittant le milieu familial, elle décidait d'assurer son indépendance financière en prenant un travail à plein temps. La double vie professionnelle et étudiante se traduit, on s'en doute, par de très fortes contraintes de vie et une certaine reprise des normes familiales, puisque pour survivre elle est conduite à entreprendre des études très encadrées et à forte finalité professionnelle. La liberté qu'elle arrache à son milieu familial implique une forte responsabilisation et une prise en charge totale de sa vie. Finalement sa vie ne constitue pas un tout homogène mais se décompose en trois parties distinctes hiérarchisées : la vie professionnelle qui permet indépendance et liberté ; la vie étudiante qui a pour objet la promotion professionnelle et la vie privée qui est actuellement sacrifiée.

E5, cas limite, de conflit radical avec le milieu familial, mais également de totale indépendance vis-à-vis de ce dernier, montre comment à travers une situation de conflit une étudiante passe dans une catégorie de jeune active, indépendante financièrement, en début de carrière professionnelle, mais restant mobilisée par des enjeux universitaires. Les systèmes de contraintes concernant la gestion de ses emplois du temps l'apparentent à la catégorie « Tension Décompression » que l'on avait dégagée lors de notre première approche des rythmes de vie⁷.

Cependant cette période de vie «idéale» se charge d'enjeux importants, dès que commencent à poindre les premiers conflits avec la perspective d'une indépendance encore virtuelle. N'ayant plus l'âge de l'adolescence (période de remaniement, voire de crise), on ne leur reconnaît cependant pas encore les prérogatives de l'adulte, ne serait-ce que parce qu'ils restent assistés. Cette période transitoire, contradictoire dans les attentes, est aussi chargée d'un enjeu énorme: le passage à l'état adulte, l'émergence à un nouvel univers. Riche de la virtualité de nombreux possibles, la période étudiante est finalisée par une accumulation, acquisition à réaliser, à ne pas manquer, c'est dire qu'il y a des ratages... On comprend alors l'acuité de l'enjeu.

• *Un avenir flou*

Cet enjeu est rendu plus aigu par la perception d'un avenir très flou, on en craint donc l'échéance. Cet avenir est d'autant plus redouté qu'il est mis en parallèle souvent avec leur passé constitué de routines familiales et lycéennes sécurisantes. La perspective professionnelle est associée à ces mêmes contraintes et routines, contrairement à la période étudiante, moment privilégié d'exploration d'une nouvelle liberté et disponibilité vis-à-vis de l'environnement dans son ensemble.

La faiblesse des contraintes temporelles

La vie étudiante (pour ceux qui bénéficient du soutien matériel de leurs parents) s'organise avec de faibles contraintes. Les loisirs sont présentés par les plus jeunes comme l'un des fondements de leur style de vie. La vie universitaire se structure sur une base relationnelle plutôt qu'à partir du travail. Aussi constate-t-on une forte imbrication du temps des loisirs avec celui du travail dont les contraintes sont relativement souples, celles-ci portant plutôt sur des tâches que sur des horaires.

Cette faiblesse des contraintes d'organisation du temps ne veut pas dire pour autant absence de toute forme de polarisation. La base temporelle de l'organisation des rythmes de vie étudiants se constitue à partir des cours, seules références sociales et temporelles stables, et des loisirs qui, par définition, sont polymorphes et changeants. Le temps des cours a tendance à correspondre à un découpage d'horaires strictement définis et délimités, un temps cloisonné en quelque sorte, alors que celui des loisirs et de la sociabilité a tendance au contraire à déborder les plages de temps qui lui donnent naissance (retentissement du temps valorisé et investi de l'activité).

Le caractère relativement peu contraignant de ce type d'organisation si on le compare aux modes de travail à partir de l'entreprise ou du lycée amène certains étudiants à préciser des exigences temporelles qui leur soient propres.

Les stages en entreprise introduisent à l'expérience d'horaires réguliers de travail. Par rapport à une certaine souplesse et variabilité de l'organisation du temps, l'univers salarial exige une forme de régularité qui peut «boulever» (stabiliser?) le rythme de vie. Cette espèce



Laverie, rue Oberkampf, couple d'étudiants.

d'arythmie ne veut pas dire pour autant que le rythme de vie étudiant soit sans règles, mais que celles-ci prennent racine dans des principes différents de ceux du mode de vie salarial.

Outre l'absence d'autonomie vis-à-vis de la famille, le cadre de vie lycéen signifie l'imposition d'horaires réglés, plus ou moins rigides, définis hors de soi, donc imposés et sur lesquels on n'a aucune prise. Au contraire, dans le cadre étudiant, on découvre simultanément au temps libre l'importance de le gérer, l'organiser de façon à le «maximiser». Si avant on pouvait perdre son temps parce qu'on n'était pas comptable de son organisation, maintenant du fait de l'autonomie dont on dispose se pose la question du gain et de la perte de temps dont on est directement responsable. Cette faiblesse de l'encadrement du temps rend par contrecoup sensible l'enjeu que constitue son organisation. Dans le cadre de contraintes temporelles immédiates peu prégnantes, l'étudiant est conduit à s'imposer une espèce d'auto-organisation du temps qui n'était pas de mise au lycée et que les normes du salariat tendront en partie à effacer.

Chez certains, qui entendent organiser leur temps principalement dans une perspective de «loisirs», on constate la recherche paradoxale d'une espèce de «tension», d'agitation débouchant sur une forme de remplissage du temps, condition importante pour «se sentir bien dans sa peau». On constate donc une certaine recherche de pression temporelle sans contexte de véritables contraintes d'horaires. Cela les pousse à entreprendre une sorte d'activisme qui, selon leurs dires, se révèle «structurant». On peut interpréter cela comme une réac-

7. Voir Bonnet Michel, «Rythmes de vie et déplacements de loisirs», rapport INRETS, n° 29, mars 1987.

ACTIFS, RETRAITÉS, ÉTUDIANTS :

TABLEAU SYNOPTIQUE DE L'ORGANISATION ET DES SIGNIFICATIONS DU TEMPS

		Actifs	Retraités	Étudiants
Logique temporelle de base	<i>Principe d'organisation des rythmes de vie</i>	Gestion d'un temps libre résiduel	Gestion d'un trop-plein de temps libre	Organisation irrégulière du temps
	<i>Nature des journées</i>	Journées pleines	Journées à remplir	Journées à « rentabiliser »
	<i>Cadres temporels</i>	Contrainte d'horaires : mesure sociale du temps	Absence de contrainte	Faiblesse des contraintes d'horaires
	<i>Activités</i>	Temps intensif, qualitatif, encadré par les horaires	Servent à qualifier le temps et à lui donner une forme	Organisation du temps à partir des activités
Mode de liaison avec les rythmes sociaux	<i>Logique temporelle</i>	Séquence : manifestation des rythmes sociaux	Addition : absence de liaison avec les rythmes sociaux	Interchangeabilité : peu de liaisons avec les rythmes sociaux
	<i>Principe de socialisation du temps</i>	Articulation travail/hors travail : fondement de la socialisation du temps	Absence d'oppositions : caractère désocialisé du temps de vie : sentiment d'altération de l'existence	Horaires des cours Densité des échanges sociabilitaires
	<i>Liaison jours de semaine/week-ends</i>	Semaine : prééminence des temps contraints : travail Week-end : sorties et intimité familiale, moment valorisé	Semaine : activités extérieures Week-end : centralisation sur le domicile peu investie	Semaine : diversité et irrégularité des activités Week-end : homogénéisation avec la semaine, identité des rythmes quotidiens
	<i>Vacances</i>	Chute des contraintes de toute nature, rupture par rapport aux différents moments de la quotidienneté et du week-end	Série d'activités et de déplacements supplémentaires (sociabilité plus importante)	Faible individualisation, processus continu de passage entre deux années
	<i>Années</i>	Fonctionnements cycliques à partir de l'alternance travail/vacances	Dissolution des repères annuels	Étape dans un processus d'acquisition-apprentissage

tion par rapport à une crainte diffuse de perdre un temps dont on a acquis sinon la maîtrise, du moins la responsabilité de l'organiser. On peut également se demander si ce souci ne renvoie pas au sentiment plus ou moins diffus que la période étudiante constitue un moment clé de l'avenir du sujet ?

Des rythmes sociaux spécifiques

On constate chez les étudiants une tendance à l'effacement de la coupure jour de semaine/week-end.

A l'échelle des temps quotidiens, le rapport au temps social se décline plutôt sur le mode de l'identité : identité semaine/week-end mais également identité entre les semaines successives ou les jours successifs. Cela ne veut pas dire que tous les jours soient semblables, ils sont constitués d'activités diversifiées, mais ils s'inscrivent dans une forme temporelle qui leur donne le même rythme et finalement le même caractère : une certaine homogénéité de déroulement. Si le week-end tend à se maintenir malgré une forte tendance à la dissolution, cela est dû aux ancrages familiaux des interviewés.

L'année : une étape dans un cursus

Les échéances des examens universitaires par les phases de travail plus ou moins intenses constituent une scansion incontestable. Cependant celles-ci fixent une perspective de l'ordre de l'étape, un moment nécessaire pour pouvoir poursuivre le cursus universitaire d'enseignement. L'année universitaire, à la différence de l'année salariée, ne constitue pas un cycle ayant plus ou moins tendance à se reproduire à l'identique d'une année sur l'autre, mais se situe dans une perspective de progression.

L'alternance des phases de travail et de repos/loisirs qui scandent l'année salariale est vécue sous la forme de discontinuité temporelle, alors que dans le cadre étudiant l'opposition temps de travail (comme temps contraint)/temps de non-travail prend un sens moins tranché. L'année universitaire relève plutôt de la succession d'activités au jour le jour et constitue un cadre transitoire, relatif. Les alternances de travail et de congé sont relativement fréquentes et tendent à banaliser le moment des vacances. Celles-ci sont un moment où on a l'occasion d'exercer des activités diverses (stages en entreprises, petits boulots, repos). Enfin pour les plus âgés d'entre eux, la représentation de l'univers salarial profile une norme de vie qui constitue l'échéance de la période étudiante.

Le moment du passage entre deux années

« L'apprentissage de la vie » s'effectue selon une chronologie qui ne tient pas compte du découpage des rythmes sociaux. Des événements peuvent se produire, des ruptures autrement plus significatives que la succession annuelle. Le sentiment de l'altérité de l'événement peut prendre des formes et des contenus individualisés.

L'année universitaire prend sens comme acquisition d'une compétence. On a vu que les loisirs étudiants se situent souvent dans une logique d'accumulation culturelle et non de coupure vis-à-vis des temps quotidiens. Les étudiants sont peu concernés par le déroulement cyclique de ces derniers. L'ensemble des significations que prennent les différentes pratiques sociales (et les ordres temporels leur correspondant) convergent pour souligner que la période étudiante, période d'acquisition d'apprentissage, contamine le temps social de cette finalité radicale. Et si les rythmes de vie engendrés par le salariat prennent généralement sens dans une relation de discontinuité vis-à-vis des séquences quotidiennes, les rythmes de vie retraités dans un registre « d'identité-altération », il semble que les rythmes de vie étudiants se situent dans une relation « d'acquisition-altérité » vis-à-vis du temps social.

En somme, la dissolution des rythmes sociaux s'appuie sur une double dynamique temporelle : un processus

d'altérité/acquisition lié à la dynamique d'apprentissage et un processus de diversité/identité pour la réalisation des tâches quotidiennes.

Annuler le temps, effacer l'espace, ignorer le déplacement

L'ensemble des interviewés développent un discours soulignant leur forte capacité aux déplacements. Ceux-ci se structurent autour de différents pôles sociaux : les amis, la famille, les cours et l'univers des activités de loisirs elles-mêmes très diversifiées. La mobilité est à ce point familière qu'elle en devient une seconde nature et s'effectue « sans y penser ».

Réalisés généralement en transports collectifs, les déplacements sont solitaires. Les itinéraires à force de répétition se constituent en un système d'habitudes fortement automatisées qui ont tendance à annuler la prégnance fonctionnelle du transport. Il en est de même quand ils sont effectués en groupe, ils deviennent alors des moments de sociabilité qui gommement également la réalité de l'acte physique du transport. Dans certains cas, le temps du déplacement est fortement saturé par son contexte (notamment la destination). On retrouve là la dissymétrie du vécu des temps de transport souligné déjà par d'autres travaux (Fichelet, Raymond, Samie...)⁸

La trame de la vie étudiante est marquée du sceau de l'interchangeabilité, de la disparition des moments intermédiaires ; les interviewés se comportent comme s'ils disposaient de faibles moments de disponibilité, comme s'ils étaient dépossédés de leur temps. Cette non-disponibilité aux temps intermédiaires ne serait-elle pas due au caractère transitoire de la temporalité étudiante elle-même ? Entre la permanence familiale et la future permanence professionnelle, l'étudiant serait à la fois en rupture et en recherche d'ancrage. Le temps de déplacement est souvent décrit à travers des connotations négatives (« horreur », « corvée », « temps mort », « temps très négatif »...) ou au mieux, à neutraliser comme moment non « productif ». On peut se demander si la transition qu'il qualifie ne renvoie pas au déséquilibre structurel de la condition étudiante, un moment de passage et d'incertitude.

La dispersion des temps étudiants entraîne une dilution de l'espace. Celui-ci est tellement imbriqué aux pratiques temporelles qu'on ne parvient pas à l'individualiser comme élément organisateur relativement spécifique des rythmes de vie, il ne peut être qualifié car il est trop fortement saturé par l'organisation et la signification des différentes activités des étudiants.

8. Voir notamment toutes les recherches effectuées durant les années 1975 dans le cadre de l'ATP Socio-Économie des transports.

Cycles de vie/rythmes de vie : hypothèses comparatives

La comparaison synoptique de l'organisation du temps chez les actifs, les retraités et les étudiants amène à souligner un certain nombre de spécificités concernant la temporalité étudiante : l'irrégularité, l'interchangeabilité, l'homogénéité/identité des rythmes quotidiens, enfin une logique d'acquisition-apprentissage.

Si on se réfère à d'autres analyses des modes et styles de vie étudiants⁹, on constate, malgré le caractère rudimentaire du corpus d'observations (non représentatif d'un point de vue statistique) une complémentarité et une résonance remarquable des analyses.

On peut reprendre ici à notre compte cette affirmation de Valérie Erlich et Alain Frickey citant Michel Verret : « le groupe étudiant (se caractérise) par un espace propre et un temps propre qui sont l'espace et le temps de sa pratique propre. Et cet espace et ce temps sont précisément les indices (et le substrat) de sa réalité de groupe ». L'organisation de la temporalité étudiante est donc fluide et peut se modifier au gré des circonstances ou des échéances. Il en résulte une possibilité marquée de rendre interchangeables travail et loisirs. Mais cela nécessite une certaine auto-construction du temps de vie, celle-ci appelle un souci « d'optimisation », « rentabilisation » qui peut créer une forme de pression temporelle. Le déroulement individuel des rythmes de vie manifeste une liaison superficielle avec les rythmes collectifs de la société. La relative irrégularité de déroulement des séquences quotidiennes ne peut cependant effacer un sentiment global d'identité du temps. Celui-ci a tendance à se dérouler au sein de la même enveloppe, selon un rythme indifférencié. Enfin l'année et les vacances ne correspondent en rien à une appréhension cyclique du temps (comme pour les actifs). Celles-ci manifestent au contraire que la temporalité étudiante est toute entière tournée vers l'acquisition et l'apprentissage. L'essence sociale de la pratique du groupe étudiant est d'être une pratique transitionnelle.

Dans leur enquête lyonnaise Laurette Wittner et Daniel Weltzer-Lang soulignaient que « l'angoisse des étudiants » résultait d'une vie « à contretemps du temps social ». Bien plus, celle-ci se révèle ici de façon privilégiée dans leur

relation à la mobilité spatiale. A la différence des retraités pour qui la mobilité et l'utilisation des transports jouent un rôle pour atténuer une organisation défaillante du temps, pour les étudiants, tout semble se passer comme si la mobilité fait partie à un tel point de leur rythme de vie qu'elle est absorbée par les logiques d'utilisation du temps, comme si le temps du déplacement était saturé par le contexte de vie.

Par rapport à la « duplicité » du temps explicitée par Castoriadis¹⁰ à travers les notions « d'identité-altérité-altération », la temporalité étudiante manifeste une forte prééminence de l'identité par homogénéisation des rythmes de vie ; au contraire, la tendance à l'éclatement de la scansion annuelle au profit d'une périodisation plus large manifeste que l'expérience étudiante du temps est polarisée par un processus d'apprentissage, d'acquisition, d'enrichissement des expériences personnelles qui prennent racine dans le registre de la nouveauté, « l'altérité ».

Les résultats présentés ici ne concernent de fait que les enfants des cadres moyens et supérieurs. La spécificité de la relation au temps soulignée à propos de cette étape du cycle de vie est à pondérer par le fait que l'accumulation culturelle est un processus spécifique de la couche sociale des cadres supérieurs. Dans quelle mesure les résultats mis en évidence peuvent-ils être rapportés à un effet de position dans le cycle de vie ou dans l'espace social ? Faute de données complémentaires (enquêtes auprès de jeunes ouvriers), il n'est pas possible de répondre à cette question.

Les enquêtes menées sur le temps ont été conduites en premier lieu pour permettre de renouveler nos catégories de pensée sur le temps, la relation à l'espace et les transports. Les descriptions de situations socio-temporelles typiques n'obéissent pas à un choix de « représentativité statistique » mais à l'exploration de catégories conceptuelles nouvelles.

Michel Bonnet

9. Voir *Les Annales de la Recherche urbaine*, n° 62-63, juin 1994, et plus particulièrement les articles : Valérie Erlich, Alain Frickey, « Représentations et pratiques des étudiants niçois » ; Laurette Wittner, Daniel Weltzer-Lang, « Le logement étudiant en banlieue ».

10. Voir l'introduction du volume 2, « Les relations des retraités au temps et à l'espace » (p. 15).

REPERES BIBLIOGRAPHIQUES

Documents sur les étudiants

Annales de la Recherche urbaine, n° 62-63, juin 1994, « Universités et Territoires ».

Revue Française de Sociologie, octobre-décembre 1994, XXXV-4, « Monde étudiant et monde scolaire ».

Beaud Stéphane, « Un temps élastique. Étudiants des « cités » et examens universitaires », *Terrain* n° 29, septembre 1997, pp.43-58.

Temps et vie sociale

Ouvrages collectifs

Les donneurs de temps, Lausanne, éd. Castell, 1981.

Sur l'aménagement du temps, Paris, éd. D. Gonthiers, 1981.

Temps de la vie et temps vécu, Paris, éd. CNRS, 1982.

L'espace et le temps aujourd'hui, Paris, éd. Seuil, « Points », Sciences Sociales, 1983.

L'espace perdu et le temps retrouvé, Paris, Revue *Communications*, 1985-41.

Le jour, le temps, Paris, Revue *Traverses*, 1985. «Sociologie des Quotidiennetés», Paris, *Cahiers Internationaux de Sociologie*, 1983.

Temps et Sociétés, Revue internationale de Sciences Sociales, 1986.

Dimanche, le temps suspendu, Revue *Autrement*, mai 1989.

Temps social et mobilité/transports

Bonnet M., «Le temps dans le métro», *Annales de la Recherche urbaine*, automne 1979.

Bonnet M., «Pulsations de la ville et rythmes de vie», revue *RTS*, mars 1986.

Bonnet M., «Les rapports au temps et à l'espace des retraités», revue *RTS*, mars 1990.

Bonnet M., «Temporalités citadines», (in *Crises de l'urbain futur de la ville*).

Bonnet M., *Approche temporelle de la mobilité spatiale*. Vol. 1: «Rythmes de vie et Moments de transition», 1987. Vol. 2: «Les relations des retraités au temps et à l'espace», 1988. Vol. 3: «Rythmes de vie étudiants», 1989.

Bonnet M., *Relationships of retired people with time and space*, Stockholm, Fifth International Conférence on Mobility and Transport, mai 1989.

Bonnet M., Rondolat J.-P., *Modélisation des rythmes de vie et temporalités des déplacements*, IRT/CESA, 1985.

Bonnet M., Rondolat J.-P., *Rythmes de vie et composantes temporelles des déplacements de loisirs*, INRETS, 1987.

Fichelet R., *Les déplacements et leur régulation*, Paris, SERES, 1978.

Harmelle C., Querouil O., *Pratiques de transport et processus de territorialisation*, Paris, Cerfi, 1976.

Raymond H. et alii., *L'usager et l'espace de la gare de banlieue*, Paris, Lassau 1976.

Regazzola Th., *Généalogie de la pendularité*, Paris, CSEP 1976.

Samie A., *L'espace de l'interconnexion*, Paris, Lassau, 1978.

Tarrius A., *Identités sociales et usages des temps et des espaces dans les périphéries urbaines*, Paris, INRETS 1987.

Documents à portée générale

Boulin J.-Y., Loss J., «Un champ de recherche en gestation: L'interaction entre temps de travail et temps libre», Paris, *Temps Libre*, 1983.

Busch M.-C., *La sociologie du temps libre existe-t-elle ?* Paris, éd. Mouton, 1973.

Castoriadis C., *L'institution imaginaire de la société*, Paris, éd. du Seuil, 1975.

Futuribles, n° 79, *Les usages du temps*, Paris, 1984.

Grossin W., *Les temps de la vie quotidienne*, Paris, éd. Mouton 1974.

Gurvitch G., *La multiplicité des temps sociaux*, CDU, Paris, 1963.

Halbwachs M., *La mémoire collective*, Paris, Puf, 1968.

Javeau D., «Le concept de vie quotidienne et sa sociologie», *Cahiers internationaux de sociologie*, LXVIII, 1980.

Lefebvre H., Régulier C., «Essai de rythmanalyse des villes méditerranéennes», *Peuples méditerranéens*, n° 37.

Morin E., «Le devenir du devenir», *Temps Libre*, n° 8, 1983.

Pillet G., «Le temps économique», *Temps Libre*, n° 8, 1983.

Virilio P., *L'espace critique*, Paris, Christian Bourgois 1984.

Virilio P., «Espaces Temps Pouvoirs», Paris, *Espaces et Sociétés*, n° 84, 1985.

Psychiatrie, Psychanalyse, Psychologie.

Fernandez-Zoila A., Sivadon P., *Temps de travail, temps de vivre*, éd. Pierre Mardaga, 1983.

Fernandez-Zoila A., *Ruptures temporelles par sommation*, Paris, Le travail humain, t. 43, 1980.

Fernandez-Zoila A., *Le temps brisé des schizophrènes*, Paris, *Évolution Psychiatrique*, n° 4, 1976.

Fernandez-Zoila A., *Introduction à la psychopathologie de l'événement temporel*.

Fernandez-Zoila A., *Émotions et transgressions temporelles*.

Freud S., *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.

Laplanche, Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, Paris, Puf, dernière édition 1997.

Leclaire S., *Démasquer le réel*, Paris, Seuil, 1971.

Fédida P., «Temps et Négation», *Psychanalyse à l'Université*, n° 7-8-9, 1977, Paris.

Janet, *L'évolution de la mémoire et de la notion de temps*, éd. Chahine, 1928.

Fraisse P., *Psychologie du rythme*, Paris, Puf, 1974.

Richelle M., Lejeune H., «La perception du temps chez l'animal», Paris, *La Recherche*, 1986.

> **Michel Bonnet**, psychosociologue, est directeur de recherches au Plan Construction et Architecture. Il prépare un ouvrage à paraître aux Presses Universitaires de France et intitulé *La ville à domicile*. Il dirige également un programme de recherches sur la maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'œuvre architecturale. Il a animé auparavant de nombreux travaux sur la mobilité urbaine dans le cadre de l'action thématique programmée de recherches sur la socioéconomie des transports.